Quinzième Année. — N° 2457 Première Edition. — 15 Centimes. Dimanche 19 Mars 1871.

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois. . . . . 12 f. »
Six mois. . . . . 23 »
Un an . . . . . 44 »

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. REMOUX

Le Nord de la France :
Trois mois. . . . . 13 f. »
Six mois. . . . . 26 »
Un an . . . . . 52 »

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 18 MARS 1871

Voir aux dernières nouvelles.

Dépêches télégraphiques

Service particulier du *Journal de Roubaix*.

Paris 16 mars.

On croit que la télégraphie privée recommencera à fonctionner.

Lundi prochain, il y aura dix trains de chemin de fer par jour entre Paris et Versailles.

Les meneurs de Montmartre ont cherché à provoquer des réunions d'officiers et de sous-officiers de la garde nationale, dans lesquelles on signerait une adresse déclarant que la garde nationale veut élire son chef, et que ce chef doit être Menotti Garibaldi.

Malgré la menace de déclarer traîtres tous ceux qui ne signent pas l'adresse en question, on n'a réuni jusqu'ici que peu de signataires.

Le baron Baude et les autres négociateurs français partent pour Bruxelles demain soir. Il est probable que les négociations s'ouvriront lundi.

La Liberté dit qu'une lettre de Zurich met hors de doute le fait de la provocation grossière faite aux Français par la réunion du *Tonhalle* à Zurich.

Les étudiants allemands auraient organisé une mascarade dont le principal personnage était une femme habillée de vêtements aux couleurs françaises que des comparses couvraient de huées.

Derrière cette insultante allégorie venait un second personnage traînant dans la boue un drapeau tricolore.

Le *Français* dit que le gouvernement serait décidé à émettre un emprunt de deux milliards et demi en rente 3 pour cent.

On assure que toutes les demandes de naturalisation faites depuis six mois seront considérées comme non avenues.

Le bilan de la Banque n'a pas encore paru aujourd'hui.

New-York, 16 mars.

Plusieurs correspondances de Washington assurent comme positif que le général Sickles a communiqué l'offre faite par l'Espagne de vendre Cuba et Porto-Rico pour cent millions de dollars.

Londres, 16 mars.

CHAMBRE DES LORDS. — Le Bill abolissant le serment du Test dans les universités est lu pour la seconde fois

CHAMBRE DES COMMUNES. — Continuation de la discussion du Bill relatif à l'organisation de l'armée. M. Fury rappelle l'expérience de la France et déclare que le Bill est insuffisant M. Osburne condamne le bill sévèrement et dit que le système prussien et l'énorme despotisme militaire ne sont pas favorables à la paix.

On signale de Southamton l'arrivée du steamer *America* et de Queenstwon celle du *Virginia*.

La conférence de Londres a terminé ses travaux. Lundi, elle a tenu sa dernière séance. Les plénipotentiaires des diverses puissances ont signé un traité qui abroge les articles du traité de 1856, concernant la neutralisation de la mer Noire. Ainsi la Russie devient libre de faire voguer des vaisseaux de guerre sur les eaux de la mer Noire, de construire sur ses rives des arsenaux militaires et maritimes. Elle obtient ce qu'elle réclamait par la fameuse circulaire du prince Gortschakoff. Son amour-propre doit se trouver largement satisfait.

Toutefois il ne serait pas exact de dire que les résultats de la guerre de Crimée sont détruits. La guerre de Crimée n'a pas été faite pour neutraliser la mer Noire, mais pour sauvegarder l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman. La neutralisation de la mer Noire n'était qu'un moyen : le salut de l'empire ottoman était le but. Ce but peut être atteint par des moyens divers : il continue à être un des objets principaux de l'attention et des préoccupations des grandes puissances européennes.

Ce qui le prouve, c'est que le nouveau traité qui vient d'être signé à Londres, en abolissant la neutralité de la mer Noire, abroge, par compensation, les restrictions imposées à la Porte ottomane par les divers traités concernant les détroits du Bosphore et des Dardanelles. Jusqu'à présent, ces détroits étaient fermés, en temps de paix, aux navires de guerre de toutes les puissances. La Turquie, même lorsqu'elle se croyait menacée, ne pouvait pas, jusqu'à ce que la guerre fût déclarée, appeler dans les détroits les vaisseaux des puissances amies. Aujourd'hui, cette faculté lui est rendue. Elle obtient donc un avantage équivalent à celui qui se trouve accordé à la Russie. La liberté de la mer Noire se trouve compensée par la liberté des détroits. La Russie peut armer; mais la Turquie peut appeler du secours. L'une peut faire des préparatifs d'attaque ; l'autre peut faire des préparatifs de défense.

Outre le traite, il a été signé, dès la première séance de la conférence, un protocole déclarant formellement qu'aucune puissance ne peut se dégager d'un traité ou en modifier les clauses sans l'assentiment des puissances contractantes. On assure que le nouvel ambassadeur de France à Londres, M. le duc de Broglie, a signé ces deux pièces. Nous le regretterions, pour notre part. Il y avait peut être intérêt à ce que la France se fît représenter, dès le mois de janvier à la conférence de Londres, parce qu'elle aurait pu, à propos de la questions d'Orient, mettre sur le tapis la question franco-prussienne, et amener les puissances neutres à quelque chose qui aurait ressemblé à une intervention. Mais elle n'a aucun intérêt, suivant nous, à venir signer, après toutes les autres puissances, un traité à la préparation duquel elle n'a pris aucune part.

L'attitude de la France à l'égard des autres puissances devrait être empreinte en ce moment (qu'on nous passe l'expression) d'une modestie hautaine. Elle devrait se faire encore plus malade et plus blessée qu'elle ne l'est, se mettre en dehors du concert européen encore plus qu'on ne l'y a mise, afin de bien montrer à quel point elle y fait défaut. A la suite de la guerre de Crimée, la Russie a déclaré qu'elle se recueillait ; le mot de recueillement n'est pas encore assez fort pour exprimer la réserve dans laquelle nous voudrions voir la France se renfermer. Il faut que tout, dans son langage, dans son attitude, dans ses actes, dise à l'Europe : « Je ne me suis pas mise hors du concert européen : vous m'y avez mise. J'y reste. Le jour où vous aurez besoin de moi, où vous vous apercevrez que mon absence commence à être pour vous un embarras, vous viendrez me le dire. Avant de m'occuper des affaires d'autrui, j'ai à mettre ordre aux miennes. Quant à la politique européenne, je n'y rentrerai pas avant qu'on m'en prie, avant surtout que j'y puisse jouer un rôle digne de mon passé et aussi, je l'espère bien, de mon avenir. »

(*Journal de Paris*)

CORRESPONDANCE

Cologne, 14 mars.

Les nouvelles de Paris persistent dans leur monotomie. Rien, ou presque rien, n'est changé à la situation de la capitale, si ce n'est que l'émeute de Montmartre et de Belleville, de tragique qu'elle menaçait d'être au début, tourne de plus en plus à la comédie, ou plutôt à la plus misérable gaminerie. On discute beaucoup, on se livre à de bruyantes manifestations, mais on se préoccupe avant tout du point de savoir si la solde arrive à jour fixe, et pour le moindre retard on tombe à bras raccourcis sur les malheureux officiers chargés de payer cette solde. La grande majorité d'entre eux est ouvertement traitée de coquins, de voleurs de la caisse et d'autres qualifications de même aménité. Jusqu'ici les paiements se sont régulièrement suivis, et tant qu'ils dureront on continuera à « manifester *paisiblement* » surtout chez les marchands de vins; mais on sent parfaitement que cela ne peut durer, et, en égard à l'élément voyou qui se trouve au fond de cette bagarre, on est loin d'être complétement rassuré sur l'issue finale de ces tristes aventures.

On s'occupe beaucoup ici du remarquable discours prononcé par M. Thiers à Bordeaux, à l'occasion du déplacement de l'Assemblée nationale. L'éminent orateur a fait preuve, dans cette circonstance de son talent ordinaire de tribune ; il a été entraînant; mais ce n'est pas le côté du discours qui attire ici le plus d'attention. On s'occupe plutôt des indications que le chef du pouvoir exécutif a données sur l'avenir politique vers lequel, d'après lui, doit tendre la France. M. Thiers n'a pas combattu la République; il s'est montré au contraire — dans le sens littéral des termes dont il s'est servi — très disposé à maintenir le régime républicain ; mais il s'est hâté d'ajouter qu'à ses yeux ce régime n'est possible qu'à la condition que les factions consentent à abdiquer pour ne laisser subsister que : « le gouvernement du pays par le pays et pour le pays tout entier. »

Or, je crois que M. Thiers sait comme nous et mieux que nous, quel fond il a à faire sur la prochaine abdication des factions en France. A moins d'une expurgation totale de l'élément radical qui trône à Paris, pareille abdication est impossible ; et cette expurgation, ce ne sera certainement pas le régime républicain qui s'en chargera. Au fond, je ne vois pas quant à moi dans la partie du discours de M. Thiers, qui était destinée à affirmer ses sympathies républicaines, qu'un artifice oratoire, nécessité par les besoins de sa cause, et nullement un symptôme de sa politique future Il fera voter, aussitôt que possible, la nouvelle loi électorale, puis il attendra que la France légale s'explique une seconde fois dans les élections faites cette fois à tête reposée, sur le régime du gouvernement qu'elle entend voir adopter. Si cette seconde élection, est, comme on le présume une seconde édition de la première, soyez persuadé que les jours de la république seront bien comptés.

La *Gazette de Strasbourg*, et à sa suite quelques journaux de Berlin, se préoccupent de la situation qui va être faite à l'Alsace et à la Lorraine. Il ne se confirme pas que la Bavière aggrandirait son territoire par l'adjonction de Wissembourg et des cantons voisins. On n'ose pas avouer d'autre part que l'intention de la cour de Berlin, est d'amener les deux nouvelles provinces à la Prusse. Alors pour sortir d'embarras on a recours à un expédient prétendûment juridique, on dit que la cession de l'Alsace et de la Lorraine, ayant été faite à l'Empire d'Allemagne, ce sera au parlement impérial à décider à qui appartiendra finalement la souveraineté dans les deux pays ; mais comme cette souveraineté ne peut pas rester en suspens, on l'adjuge provisoirement à la personne de l'Empereur, c'est à dire sans ambages, à la maison royale de Hohenzollern. Et il y a tout lieu de prévoir qu'avant peu, ce provisoire sera définitif, c'est à dire que, dès aujourd'hui, le premier pas sera fait vers la domination personnelle de la maison royale de Prusse sur toute l'Allemagne. Je n'ai cessé de prédire cette évolution, dès l'époque où les états du midi luttaient contre l'unification : je ne pensais pas alors que les faits me donneraient si tôt raison.

L'empereur Guillaume doit être arrivé à Weimar ce matin, d'où il doit avoir continué directement son voyage pour Berlin. On l'attend dans cette capitale dans la soirée de demain; mais aucune réception triomphale ne lui sera faite ce jour-là, Sa Majesté ayant elle-même donné l'ordre de retarder toutes les fêtes jusqu'au retour des troupes.

Contrairement aux nouvelles précédemment arrivées de Cassel, Napoléon III n'a pas jusqu'ici quitté Wilhelmshohe. On discute beaucoup sur la fortune personnelle qui lui reste et qui va être sa seule ressource dans les agitations politiques qu'il paraît devoir commencer aussitôt sa sortie d'Allemagne. Cette fortune ne semble pas être aussi considérable qu'on l'avait pensé. Il est établi entre autres qu'en quittant Paris, l'ex-empereur a laissé sa liste civile, chargée d'une dette de 15 millions. — Une partie seulement de cette dette est hypothéquée sur les immeubles de la liste civile et sera payée en France; l'autre partie, purement personnelle, ne sera recouvrable que par poursuites directes contre Louis Napoléon, dans le pays où il résidera; et, vu la haine acharnée dont il est l'objet de la part des créanciers de cette portion de la dette, des poursuites, qui ne seront pas sans révéler quelques nouveaux scandales ne tarderont pas d'être intentées.

De Vienne nous arrive la nouvelle de certaine émotion, produite parmi les Allemands Autrichiens par la défense faite de célébrer des fêtes en l'honneur des victoires Allemandes. En prenant cette mesure, le nouveau ministère autrichien est fidèle à son programme qui tend à accentuer autant que possible la ligne de démarcation qui sépare l'empire d'Autriche du nouvel empire Allemand. Parviendra-t-il à empêcher la propagande germanique, déjà si active dans l'archiduché, de franchir cette ligne! On l'espère, pour la paix des autres fractions de l'agglomération autrichienne; mais les appréhensions sont grandes surtout de la part des provinces hongroises.

WILHELM-MEYER.

On lit dans le *Moniteur de l'Armée*:

« Au milieu des malheurs qui nous accablent, nous sommes heureux de pouvoir faire connaître au public quelques détails concernant notre vaillante armée de la Loire. Ces détails, nous les tenons d'une source certaine. Ils apportent quelques consolations à nos revers et ils nous font voir que dans un avenir relativement peu éloigné avec de pareils éléments bien employés, la revanche, au dire même de toutes les puissances qui ont suivi la lutte aura lieu d'une façon infailliblement heureuse et décisive. Un officier supérieur de cette armée, arrivé tout récemment à Paris, nous donne les renseignements suivants. A l'affaire de Villepion, près Patay, le 2 décembre 1870, alors qu'on croyait que l'armée de Paris venait au secours de l'armée de la Loire, ainsi que cela avait été lu à l'ordre de cette dernière armée, le général de Sonis, s'adressant aux zouaves pontificaux du colonel de Charrette leur ordonna de le suivre coûte que coûte. Ces jeunes gens pleins d'enthousiasme s'agenouillèrent sur le champ de bataille dans un recueillement, demandèrent la victoire à Dieu, puis, pleins d'un pieux héroïsme, se relevèrent et s'élancèrent sur la position de Villepion, leur aumônier en tête et la croix levée aux applaudissements de toute l'armée, enfoncèrent l'armée bavaroise, occupèrent les positions ennemies s'y défendirent toute la journée contre les ennemis supérieurs en nombre et, le soir, forcés d'abandonner leurs positions, après avoir perdu les trois quarts de leur effectif, protégèrent la retraite de l'armée. Le 6 janvier, un colonel de l'armée de la Loire, nommé Régnier, blessé mortellement à la tête son régiment, refusa d'aller à l'ambulance. en disant ces paroles dignes de la vieille France: « Si mes enfants me voient quitter le champ de bataille ils perdront contenance. » Il ne quitta le champ de bataille que le dernier de son régiment. Enfin quels éloges ne saurait-on donner à ces jeunes soldats de l'armée de la Loire qui, le 11 janvier, au Mans, manquant de vivres depuis cinq jours par une température de 40 dégrés de froid et 2 pieds de neige, sur les ordres de leur nouveau chef, le brave lieutenant-colonel Gœtchy, qui avait succédé au colonel Régnier, mort des suites de ses blessures, s'attelèrent à ses canons, les traînèrent pendant plusieurs lieues et les empêchèrent ainsi de tomber entre les mains de l'ennemi.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Nous lisons dans le *Gaulois*, du 16 :

Hier, 15 mars, était, ou devait être un jour d'échéance pour la Banque de France et nos grands établissements de Crédit.

Les 15 et les 30 de chaque mois, les cours de la Banque et du Comptoir d'escompte étaient, d'ordinaire, peuplées de commerçants venant retirer leurs effets présentés le matin chez eux, à l'encaisse.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.
DU 19 MARS 1871.

— 40 —

LES DAMNÉS DE L'INDE

PAR MÉRY

DEUXIÈME PARTIE

XIV

SUITE

La nuit était sombre sous les grands arbres. Vandrusen toucha légèrement le bras du comte et lui fit signe de regarder à droite.

Il y avait une haie dans le jardin, et on apercevait confusément, dans des massifs d'arbustes et de verdure, trois silhouettes blanches qui marchaient lentement et se détachaient sur le fond noir du paysage, comme on voit luire trois étoiles; dans les nuits d'orage, sur un firmament ténébreux.

Raymond serra la main de Vandrusen et lui dit à l'oreille :

— Me pardonnez-vous une absurde méfiance ?

— Oui, oui, mon ami, dit Vandrusen à voix très-basse mais très-affectueuse.

— Qu'il est absurde, reprit le comte, qu'il est injurieux même de ne pas tout dire à l'amitié...

— Quand l'amitié a tout compris. J'achève votre phrase, dit Vandrusen.

— Eh bien, cela étant ainsi, reprit le comte, rendez-moi un service. Ne parlez à personne de mon arrivée; recommandez le secret à Strimm et à Révest et laissez-moi ici. . Demain, au jour, je me montrerai à tous les nôtres. Au lever du soleil, j'accompagnerai les femmes à la mer, et, pour ne pas enlever à Paul son tour de garde, il sera mon compagnon.

— Diable! fit Vandrusen, je ne me charge pas de lui dire...

— Vous ne lui direz rien, interrompit le comte; il me trouvera lévé, debout sur le chemin de la mer, et je me charge du reste.

Vandrusen s'inclina et murmura entre ses lèvres :

— Tout cela finira mal!

Le comte resta seul, et, profitant d'un terrain très-favorable, il se mit à très-peu de distance de la haie du jardin; sa tête et son torse étaient ensevelis dans des massifs épais de feuilles flottantes. Par un de ces phénomènes que la science explique. sous l'équateur, une éclaircie lumineuse traversait par intervalles les ténèbres du bois, comme si le soleil eût laissé un rayon qu'il avait oublié de recueillir en se couchant, et alors, dans un moment rapide comme la pensée, Raymond distinguait très-bien Aurore avec sa robe blanche semée de rubans noirs.

Les trois femmes se tenaient par le bras et gardaient le plus profond silence; on entendait le frôlement des robes sur les herbes et le petit bruit cadencé de trois pieds effleurant ensemble le gazon. Le murmure de la fontaine accompagnait cette promenade, comme la plainte d'un ami invisible qui veut se mettre en harmonie avec les soupirs des affligés.

Est-il nécessaire de faire tant de fracas sur le domaine de la nature pour donner des émotions aux ennuis de l'homme? Creusez l'Océan pour rire aux tempêtes; glissez sur l'écueil, comme l'alcyon, pour défier les oiseaux de la mer; mettez une planche entre vos pieds et le gouffre de l'infini; marquez du doigt sur la carte immense de l'Asie un point noir, qui est un repaire de cannibales et de bandits; lancez votre coquille de noix sur ce rocher formidable, livrez bataille à ces démons, incendiez leurs huttes, dévastez leur hideux domaine; percez le cercles de leurs mille pirogues et de leurs lances pleines de poison; sortez triomphants de ces étreintes de fer qui vous étouffaient sur l'abîme; passez, le front haut, sous une grêle de plomb et sous le feu des batteries; abordez, la hache au poing, ses îles flottantes hérissées de canon, ces volcans de l'homme, allumés sur l'Océan; tout cela n'est rien; tout cela n'effeure pas l'épiderme; ce sont les jeux puérils de l'humanité folle! Approchez-vous, la nuit, d'un petit jardin où passe une robe blanche et un souffle aimé voilà ce qui brûle les artères, ce qui brise le cœur, ce qui glace le front! voilà la vie! voilà la noble fièvre de l'homme! tout le reste n'est pas digne de donner une émotion à l'âme! Tout le reste n'est rien : l'histoire de la passion commence, et elle va dominer le fracas des batailles et de l'Océan.

XV

Avant le lever du soleil, le comte Raymond était déjà sur la terrasse et attendait.

La porte s'ouvrit, et un léger cliquetis d'armes se fit entendre. C'était Paul, qui devançait aussi le jour pour attendre les trois jeunes et belles amies dont les destinées semblaient désormais unies à l'avenir de la colonisation.

Paul vit une ombre immobile à quelques pas de lui, et il s'avança hardiment pour aborder un ami ou combattre un ennemi.

En reconnaissant le comte Raymond au son de la voix, il recula d'un pas, comme s'il eût vu un tigre noir; mais il corrigea bientôt cette faute en se rapprochant.

— Si vous étiez un autre homme, dit Raymond, je vous aurais crié : N'ayez pas peur !

— L'étonnement produit l'effet de la peur, dit Paul en maîtrisant son émotion; vous n'étiez pas attendu, monsieur le comte, et surtout à cette heure.

— Je pouvais venir hier au soir avec les autres, mais Surcouf m'a voulu faire passer une dernière nuit à bord.

C'était le premier mensonge du gentilhomme, et le bégaiement qui l'accompagna n'échappa point à la fine oreille de Paul.

— Et nous ne nous serrons pas les mains ! ajouta Raymond d'un ton qui s'efforçait d'être affectueux.

Paul, emporté par un bon mouvement, serra la main que lui tendait Raymond.

(*La suite à un prochain numéro.*)